

Chaos, courroux et cataclysme, création de Marie-Laure Baudain, mise en scène de Paola Rizza, au Théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie de Vincennes

ff article de Denis Sanglard

Madame Couic, prénom Pauline, est une femme en crise. Madame Couic s'ennuie, se rêve en Emma Bovary – pour sa fin surtout – parce que « Flaubert, c'est inattaquable ». Entre deux clopes, deux chispsters, deux séances de psy, elle se raconte, raconte ce quotidien morne, ce bovarysme qui la ronge. Sa vie réduite au repassage, au shopping compulsif, aux essayages de fringues... pour combler le vide, palier une souffrance qu'on se refuse à avouer. Dans ce décor où les meubles se dérobent à vous, vous font rebondir – joie du plastique – et vous obligent à des contorsions proprement clownesques, métaphore de son propre déséquilibre, Pauline Couic va et vient, promène un regard désenchanté et lucide sur le fiasco de sa vie. Boulimique, elle fume, elle boit, elle mange, pour entretenir cette névrose qui lui dit qu'elle existe dans son marasme quotidien. S'adressant autant à nous qu'à un interlocuteur absent, sans doute imaginaire, quoique... Oui, mais qu'on ne s'y trompe guère, c'est bien plus pernicieux. Et si tout cela n'était qu'un jeu ? Si tout cela ne cachait pas autre chose ? Merveille d'un texte bien malin, tout en ellipses et dont la fin, inattendue, imprévisible, vous laisse stupéfait et qu'on ne dévoilera pas ici, sinon dire que cela nous a bien fait rire.

Marie-Laure Baudain est une formidable clownesse ; ce petit bout de femme qui se cache à peine derrière son nez-rouge et son avatar Pauline Couic, c'est d'abord une sacrée présence qui s'impose d'emblée. Un regard franc ne vous lâchant pas pour que nous entrions sans barguigner dans la confiance de ses états d'âmes disloqués. Son jeu d'Auguste est fait de petits riens qui virent potentiellement à la catastrophe. C'est dans l'intimité de son personnage quelque peu naïf et sensible qu'elle trouve matière à transcender une réalité ne cessant en apparence de lui échapper et dont elle fait farce de tout bois. Zipper une jupe, enfiler une robe fourreaux, retirer des chaussures, repasser, danser, fumer, s'asseoir même, devient prétexte à un jeu très physique, burlesque, extraverti, qui dénonce incidemment un déséquilibre, un malaise sans doute plus profond. Le titre de cette entrée est un parfait résumé de ce qui sur le plateau advient. Clownesse courroucée de tout, Pauline Couic porte en elle un chaos lequel génère sur la piste un cataclysme existentiel ravageur. Elle qui se rêve en Emma Bovary ressemble davantage aux héroïnes almodovariennes, au bord de la crise de nerf comme on le sait. *Talons aiguilles* étant la référence explicite que le choix musical, d'entrée, quoique dans sa version italienne (*un anno d'amore*, par Mina), accuse en tout honnêteté. C'est le propre du clown, de l'Auguste, de grossir le trait sans qu'il ne soit pour autant épais. Marie-Laure Baudain si elle appuie ce trait là où il fait mal en chacun, le fait avec une grande délicatesse, n'exprimant rien de moins, derrière le rire qu'elle provoque comme malgré-elle, qu'une tendresse infinie pour tous les cabossés de la vie.

